



<
Vue de la ville avec, au premier plan,
l'évêché, à droite, puis le port des yachts
et, à l'arrière-plan, la tour des Finances
sur la gauche et la gare TGV sur la droite.

Les conditions spatiales

Situation et site

Émile Mérenne et Bernadette Mérenne-Schoumaker

Toute ville n'existe que par référence à un cadre spatial déterminé. Pour rendre compte de cette influence, les géographes ont très souvent recours à deux concepts spatiaux distincts: la *situation*, qui reprend les conditions générales de l'environnement de la ville, et le *site*, qui énumère les caractéristiques du lieu précis où s'est faite l'implantation initiale. Alors que le site correspond essentiellement à des traits topographiques et hydrographiques, la situation recouvre un concept beaucoup plus large, intégrant davantage de facteurs et, surtout, cherchant à traduire la position relative d'un lieu par rapport à d'autres lieux ou d'autres phénomènes spatialisés (marché, voies de communication, port, etc.). C'est donc autour de ces deux notions-clés que sera organisée notre réflexion sur les conditions spatiales du développement de la ville de Liège et de sa région.

Une situation carrefour

Plusieurs éléments de la situation géographique de Liège ont sans nul doute favorisé la naissance de la ville et son développement: un environnement régional contrasté, une grande diversité géologique et une accessibilité aisée.

Un environnement régional contrasté

La variété manifeste du cadre naturel des régions entourant Liège entraîne *ipso facto* celle de leurs productions (voir carte p. 16). C'est à ce facteur que la ville doit certainement son rôle de marché régional.

Au nord et à l'ouest s'étend la *Hesbaye*, vaste plateau mollement ondulé et parsemé de vallons secs dont l'altitude diminue progressivement vers le nord et vers le nord-ouest, où la vallée du Geer et certains de ses

affluents présentent des pentes relativement fortes; en fait, l'altitude maximale (au-delà de 200 m) se situe à sa bordure méridionale. Région agricole par excellence, la fertilité légendaire de la Hesbaye est liée à son épais manteau limoneux. Son paysage est caractéristique: l'habitat traditionnel y est concentré en gros villages, les terres de culture s'étendant à perte de vue entre les lieux habités. De grosses fermes – en carré – témoignent de l'importance des activités et des revenus agricoles.

À l'est, l'interfluve de l'*Entre-Vesdre-et-Meuse* se manifeste d'abord par une topographie plus heurtée et des sommets plus élevés (plus de 300 m). L'ossature du relief est formée par le plateau du *Pays de Herve* dont les crêtes aplanies s'étirent du sud-ouest au nord-est et sont entaillées par de nombreux ruisseaux dont le seul important est la Berwinne. C'est une région d'herbages et d'économie pastorale avec un habitat dispersé.



<
Plat de reliure du livre des Évangiles
dit de Notger, vers 990. Liège,
Grand Curtius.

Le Moyen Âge

Du VII^e siècle à 1468 La cité médiévale

Jean-Louis Kupper

Lambert et Hubert¹

Un village blotti au fond d'une vallée où serpentent et s'entrecroisent les méandres de la Meuse et de l'Ourthe. Une petite agglomération traversée par les bras de la Légia et entourée de massifs boisés qui, lentement, se dégradent : la forêt, réserve de bois et lieu de pacage pour les porcs, cédant progressivement la place aux herbages, aux champs et aux vignes. Parmi les maisons du village, la *domus* où réside, de temps à autre, l'évêque de Tongres-Maestricht. Près de la demeure épiscopale, un oratoire. C'est dans cette maison rurale que l'évêque Lambert, le 17 septembre d'une année que nous ne connaissons pas – vers l'an 700, en 705 au plus tard –, succomba, victime d'une vengeance privée, d'une *vendetta*. Ce drame, auquel le village de Liège doit son étonnante fortune, est sans doute un épisode de la lutte, acharnée, que deux clans se livraient pour mettre la main sur les richesses du diocèse de Tongres-Maestricht. Le responsable du meurtre, en tout cas, fut un des hauts fonctionnaires de l'État franc : le *domesticus* Dodon.

Le corps de l'évêque martyr fut transporté par bateau de Liège à Maestricht, ville qui était, en ce début du VIII^e siècle, la résidence principale – la cité (*civitas*) – de l'évêque de Tongres. Mais à Liège, dont le sol avait été sanctifié par le sang d'un serviteur de Dieu, se produisirent des miracles et le culte de l'évêque Lambert se développa. La dévotion pour le nouveau saint devint si intense que le « peuple » jeta les fondements d'une « basilique » qui fut placée sous le patronage de l'illustre défunt. Dans le courant de la treizième année qui suivit la mort de Lambert, l'évêque Hubert († 727) transféra de Maestricht à Liège les reliques de son prédécesseur. Saint Hubert fit construire sur le redan oriental du Publémont qui domine Liège vers le couchant, tout près du cimetière de la localité, une



Clef de saint Hubert de Liège,
XI^e/XVI^e siècles. Liège,
église Sainte-Croix.



<
Psautier de Lambert le Bègue, années 1280.
Bibliothèques de l'Université de Liège, ms 431.

entre 1107 et 1118 – constituent indéniablement le plus beau fleuron de l'art de la fonderie mosane du XII^e siècle. Leur programme iconographique tend à replacer au cœur de la liturgie du baptême, le dogme de la Trinité, mystère central du monothéisme chrétien, qui animait alors et les réflexions des plus éminents théologiens tant séculiers que monastiques de la cité et d'ailleurs et la méditation des moines mystiques des deux abbayes liégeoises²⁹. Quant au contexte historique de réalisation de la cuve qui suscite encore bien des débats, il invite à considérer cette œuvre somptueuse comme un manifeste de la suprématie de l'église primaire de Liège et du potentiel technique, artistique et théologique de la cité épiscopale probablement affaiblie suite à la mort, en ses murs, de l'empereur Henri IV et la nécessaire soumission de l'évêque Otbert³⁰.

Influences françaises

La succession ininterrompue de princes-évêques d'origine française sur le siège de saint Lambert a assurément pesé sur les transformations du goût, du style et de la sensibilité artistiques et intellectuels manifestées dans les œuvres liégeoises du XIII^e siècle. Ainsi, dans le domaine de l'enluminure, l'arrivée à Liège dans les années 1260 d'artistes itinérants venus du nord de la France, introduisit le style gothique dans les manuscrits ; des années 1280 datent les premiers psautiers d'influence champenoise, « avec leur miniature à pleine page divisées en de multiples médaillons et *vesica* »³¹.

Dans le domaine de la sculpture sur bois également, l'influence française s'est fait dûment sentir. Quel contraste fulgurant entre la forme rustique et trapue de la *Sedes sapientiae* d'Évegnée, remarquable par sa tête allongée, et les *Sedes sapientiae* de la première moitié du XIII^e siècle, en particulier celle de l'église Saint-Jean-l'Évangéliste, au drapé souple et fluide, considérée comme la plus somptueuse de la production mosane,



Fonts baptismaux, église Saint-Barthélemy,
vers 1107–1118 (détail, voir p. 66).

Sedes sapientiae, vers 1060 (Chapelle Notre-Dame d'Évegnée).
Liège, Grand Curtius.





<
Érard de La Marck, prince-évêque de Liège de 1505 à 1538, huile sur toile de Jan Cornelisz. Vermeyen, vers 1528-1530, Amsterdam, Rijksmuseum.

Les Temps modernes

De 1505 à 1795 De la Renaissance à la Révolution

Bruno Demoulin

Le 30 décembre 1505, Érard de La Marck est élu évêque de Liège par le chapitre cathédral de Saint-Lambert. Ce dernier est soumis à la pression du peuple réuni le 24 décembre 1505 dans la cour du Couvent des frères mineurs. Le peuple réclame un élu appartenant à la nation liégeoise, connaissant le français et soucieux du bien public. Ce serment de fidélité est juré dans toutes les églises paroissiales auprès de délégués de la Cité. Érard de La Marck se trouve investi de la mission d'assurer la renaissance du pays de Liège.

Le paysage urbain et la population

Comment se présentait le paysage urbain et comment fut-il décrit au fil des siècles par les voyageurs étrangers?¹

Liège est fille de Meuse, fleuve au régime rapide et irrégulier. À l'entrée de la cité, elle reçoit les eaux de son principal affluent, l'Ourthe, qui vient d'être renforcé par la Vesdre. Cette rencontre, liée à une diminution de la pente de la Meuse, favorise la création d'îles alluvionnaires et la fragmentation en de multiples bras. Trois zones géographiques ou quartiers apparaissent: la Ville Basse, la Ville Haute avec les paroisses de Saint-Séverin et de Saint-Servais, les quartiers d'Île et d'Outremeuse, pour la cité *intra-muros* et les faubourgs extra-muros. Cette division a été adoptée en 1705 lors de l'établissement du service de nettoyage.



Plan de Liège, vers 1740, carte dressée par Isabelle Gilles à partir de Christopher Maire.



Miniature de la cathédrale Saint-Lambert, vers 1584, dans *Chroniques et Antiquités du pays et ville de Liège*. Bibliothèque du château de Warfusée, ms 47.

Le vieil hôtel de ville de Liège (1498–1691), dessin de Louis Abry, dans le *Recueil des bourgmestres de Liège*, 1684. Bibliothèque du château de Warfusée, ms 64, fol 117.

si Charles-Nicolas d'Oultremont et François-Charles de Velbruck auront une prédilection pour leur château respectif de Warfusée et d'Hex.

Reliée par une passerelle au palais, la cathédrale Saint-Lambert, l'une des plus impressionnantes d'Europe, est l'égale de Notre-Dame de Paris. Devant le marché, lieu d'activité économique intense, le troisième protagoniste, l'hôtel de ville. Démoli lors du bombardement de 1691, il sera reconstruit au début du XVIII^e siècle.

Dans ce centre de pouvoirs se dressent les beaux hôtels des tréfonciers, nobles et bourgeois enrichis. À deux pas, les alentours de Saint-Denis hébergent une population pauvre dans des rues mal famées. La Ville Haute s'étend de la collégiale Saint-Martin à la citadelle construite à partir du milieu du XVII^e siècle. À l'ouest, le Publémont abrite une population aristocratique; à l'est, l'on découvre vergers, vignobles et houillères, traversés par la rue Pierreuse.

Quant au Quartier d'Île, il est entouré par la Sauvenière qui se divise près de la place Verte en plusieurs branches entrecoupées par l'Îlot du Torrent. Les deux artères principales sont celles du Pont d'Avroy et du Pont d'Île. Au sud-est, des ruelles accueillent une pègre misérable.

La conjoncture économique, les répercussions sociales

Pour expliquer les conditions de vie de la population liégeoise, analysons l'évolution du coût de la vie en fonction des séries de prix établies à partir des effractions (moyennes de prix relevées sur différents marchés). De 1509–1516 à la crise de 1586, la hausse est plus tardive que chez nos voisins en raison de la reconstruction et de la dévaluation de la monnaie, qui est de 114% de 1477 à 1511 et de 40% de 1520 à 1581. Les années d'abondance sont rares. La disette touche la capitale plutôt que la Hesbaye, grenier à blé du pays.



de François Duquesnoy ou d'Alessandro Algardi. C'est manifestement durant son second séjour, en 1663–1664, qu'il a définitivement succombé à l'ascendant du grand Gianlorenzo Bernini, le coryphée de la sculpture baroque. Le Liégeois d'adoption a ainsi assimilé un art de séduction en phase avec le discours de la Contre-Réforme, un art didactique au service de la prédication et de la foi, un art fastueux interpellant l'imagination des fidèles. Del Cour fut un fidèle traducteur des conceptions berninesques en son pays. Il en a notamment repris, d'une manière sans égale dans la région des Pays-Bas, les envolées lyriques des draperies et l'exacerbation des sentiments. Les multiples ébauches – ou *bozzetti* – conservées dans les musées de Liège en constituent sans doute les meilleures illustrations.

Contrairement à l'image qui a souvent été répandue, Del Cour ne s'est pas avéré le génie dont les productions auraient envahi sans partage tout le terrain liégeois. Arnold Hontoire a en effet dirigé un prolifique atelier rival qui a donné du baroque une version adoucie; sa descendance artistique a prolongé tard dans le XVIII^e siècle ce qui fut improprement baptisé « école de Del Cour ».

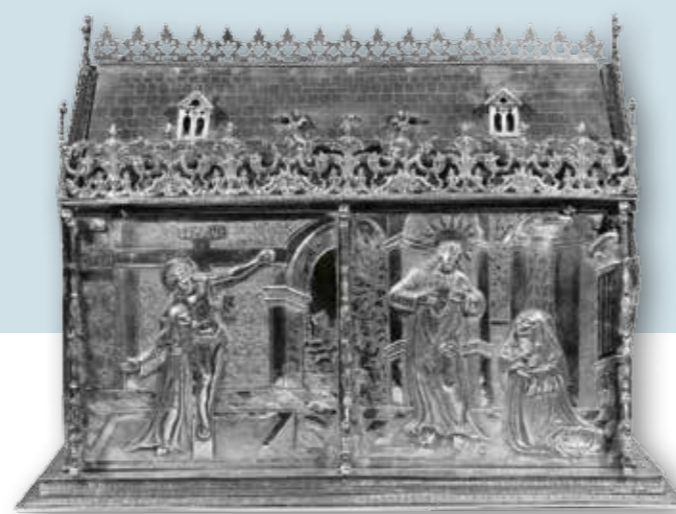
Issus d'un terreau liégeois fertilisé à Paris, Jean Varin et Gérard-Léonard Hérard font figure de contrepoints rationalistes aux statues comme dégingandées de Del Cour. Les rares œuvres identifiées de ces maîtres qui ont servi Louis XIV dénoncent une sagesse, une sévérité mais aussi une pompe d'inspiration toute française.

Les chefs-d'œuvre d'orfèvrerie qui nous sont parvenus pour ce temps relèvent pour la plupart de l'art religieux. Les styles gothique, Renaissance et baroque peuvent s'y mélanger joyeusement, comme dans la châsse de sainte Lutgarde exécutée en 1624 par l'orfèvre liégeois qui poinçonnait BA. Le baroque ne cessera ensuite de prospérer, comme dans le buste-reliquaire de Jean Goesin, avant de s'exacerber, sans doute sous l'influence de Del Cour, dans les statuette de Henri Flémalle, Nicolas-François Mivion ou encore Nicolas Grisart¹¹.

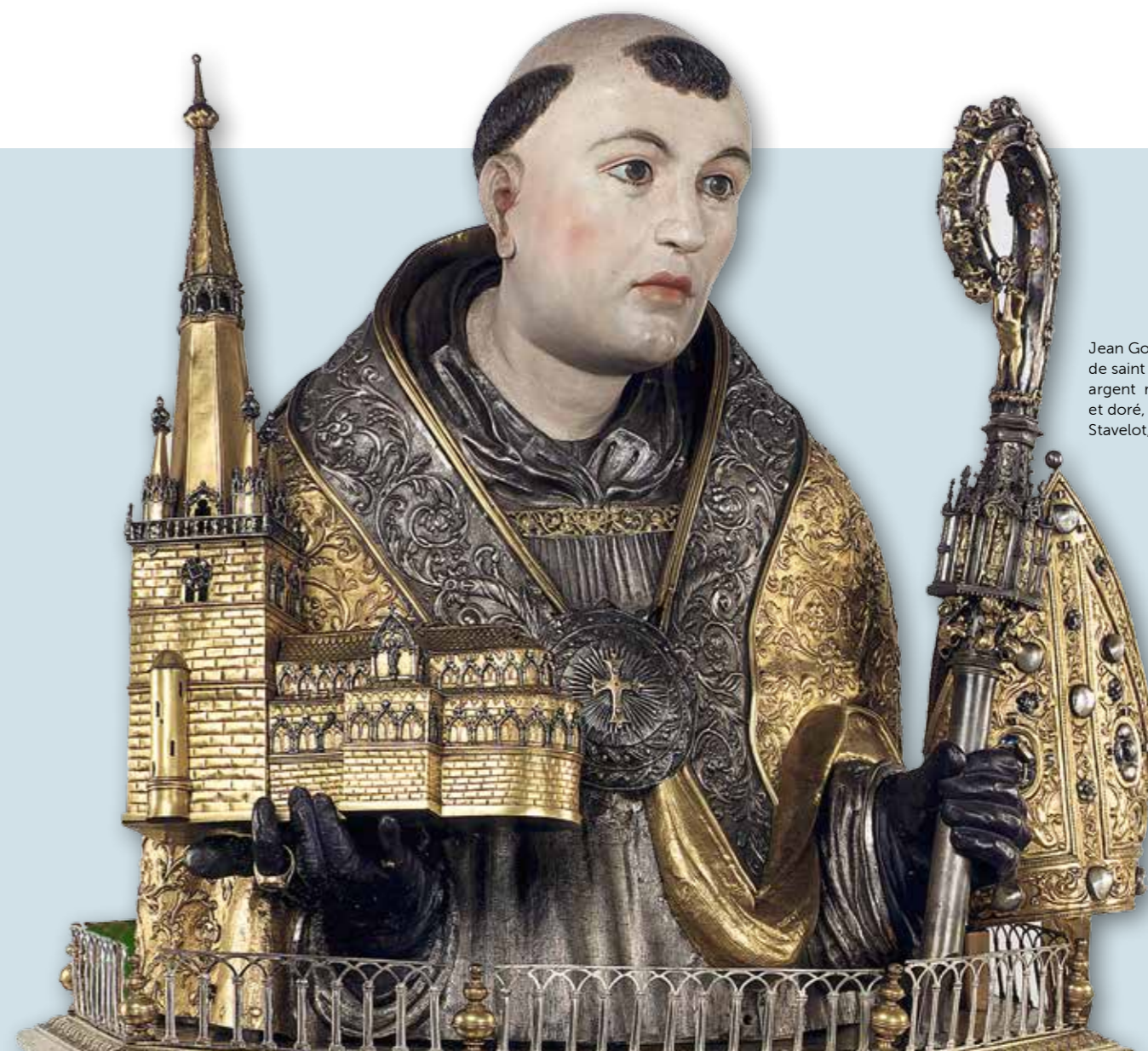


Jean Del Cour,
Notre-Dame de Montaigu,
1693, terre cuite, 46,5 cm.
Liège, Grand Curtius.

Orfèvre BA, châsse de sainte
Lutgarde, 1624, argent repoussé,
ciselé et gravé, 34 x 45 x 25,5 cm.
Liège, église Saint-Remi.



Ce n'est pas sans fondement que l'on peut faire appel au binôme classique-baroque pour comprendre l'art liégeois de la seconde moitié de ce siècle. Autant en peinture, c'est le modèle poussinien de Flémalle et consorts, archétype du classicisme, qui domine, autant en sculpture et en orfèvrerie, c'est l'influence du parangon de l'art baroque, le Cavalier Bernin, qui a marqué le terrain liégeois fécondé par Jean Del Cour. Paradoxe de l'art liégeois du Grand Siècle!



Jean Goesin, buste-reliquaire
de saint Poppon, 1625–1626,
argent repoussé, ciselé, peint
et doré, 92 x 72 x 53 cm (détail).
Stavelot, église Saint-Sébastien.

Vers les Lumières¹²

Depuis le Moyen Âge, l'organisation sociale reposait sur les puissantes corporations. Au XVII^e et surtout au XVIII^e siècle, maints peintres et sculpteurs ont tenté d'échapper aux contingences qui régissaient le travail artisanal pour faire reconnaître la dimension pleinement artistique de leur activité hors de tout enregistrement au sein d'une corporation. Il est vrai que la grande majorité des peintres mêlaient étroitement leur pratique artistique à une production artisanale sans laquelle ils n'auraient pu survivre. À cet égard,

on dispose d'un baromètre original pour juger du travail de ces peintres-artisans, c'est le livre de comptes du peintre héraldiste du XVIII^e siècle Simon-Joseph Abry¹³. On y découvre son activité au quotidien : peindre des blasons, des enseignes, des carrosses, des statues, des autels, etc., dessiner des projets de décor et de mobilier, restaurer ou copier des tableaux. La part proprement artistique, comme la peinture de fleurs, de paysages ou de portraits, est extrêmement limitée. Ce n'est qu'en 1769, sous Charles-Nicolas d'Oultremont et quatre ans avant les édits de libéralisation dans les Pays-Bas, que les peintres liégeois sont affranchis de



Le Grand Bazar, l'un des monuments du commerce liégeois, vers 1900.



L'industrie liégeoise aux prises avec la concurrence internationale. *La coulée à Ougrée*, huile sur toile de Constantin Meunier, vers 1885-1890. Liège, Musée des Beaux-Arts de la Boverie.



Le pont de Fragnée, grand témoin de l'Exposition universelle de 1905, carte postale, 1905. Liège, Archives du Musée de la Vie wallonne.



Le Musée des Beaux-Arts de la Boverie aujourd'hui : de nouvelles aventures culturelles pour Liège.



Le Passage Lemonnier, ou les plaisirs de la Belle Époque, lithographie de Louis-Joseph Ghémar, après 1839. Collections artistiques de l'Université de Liège.

D'anciennes îles deviennent des quartiers, comme celui des Terrasses. Et autour de la ville, dans les années 1880, la ceinture des forts est complétée et renforcée. Bref, Liège bouge dans ses lignes et ses limites, et est porteuse d'audaces modernes dans cette Belle Époque, avec l'organisation sur 66 hectares de l'extraordinaire Exposition universelle de 1905 avec ses sept millions de visiteurs. Point d'orgue du XIX^e siècle, tout autant que point de départ du XX^e siècle, elle entraîne de nouvelles constructions, notamment dans la zone de la Boverie, proche du pont de Fragnée. L'actuel Musée des Beaux-Arts de la Boverie est l'un des vestiges de l'Exposition universelle de 1905, inauguré en 2016 après une profonde rénovation pour permettre de nouvelles aventures culturelles.

Cet élan fut confronté à la pression économique internationale et à la sévère concurrence entre les nations de plus en plus méfiantes les unes envers les autres. La situation se dégrade entre 1912 et 1914, avec des réductions de productions et de salaires, dans les charbonnages et la métallurgie, deux secteurs clés de l'économie liégeoise. Le nombre de chômeurs augmente, comme le prix du pain, de 15 % durant ces deux années. Les guerres lointaines, notamment dans les Balkans, sont de moins en moins exotiques, mais la Belgique est neutre, elle n'a rien à craindre, l'incendie de la guerre franco-allemande de 1870

n'avait pas franchi la frontière. C'est la vénérable *Gazette de Liège* qui le dit le 1^{er} août 1914 : « Le danger immédiat pour notre pays n'existe pas », en particulier avec l'Allemagne, premier partenaire commercial de la Belgique depuis 1909. Les relations étaient au beau fixe. En juillet 1913, Liège avait reçu en visite officielle avec beaucoup de courtoisie deux officiers supérieurs allemands, dont un certain général Otto von Emmich, qui prendra d'assaut la ville un an plus tard.

Le 2 août 1914, la *Gazette de Liège* précise : « Grâce à Dieu, la guerre n'est pas à nos portes », ce que confirme son concurrent *La Meuse*, du lundi 3 août, à l'est rien de nouveau. Les Allemands sont à Luxembourg, mais

« on dit aussi que les Allemands respectent la frontière belge ». À Liège, « l'aspect de la ville est resté à peu de chose près, celui des matinées dominicales. Le marché de la Batte avait son public fidèle de marchands, de camelots, d'auditeurs et d'acheteurs. Et le long des bords de la Meuse des pêcheurs paisibles attendaient patiemment qu'un problématique poisson mordît l'appât fixé à l'hameçon. Ce sont les sages et les philosophes ».

Dans quelques heures, la sagesse et la philosophie laisseront la place au fracas de la guerre et aux cris des mourants.



La nouvelle gare des Guillemins, création de Santiago Calatrava.



L'Opéra royal de Wallonie.



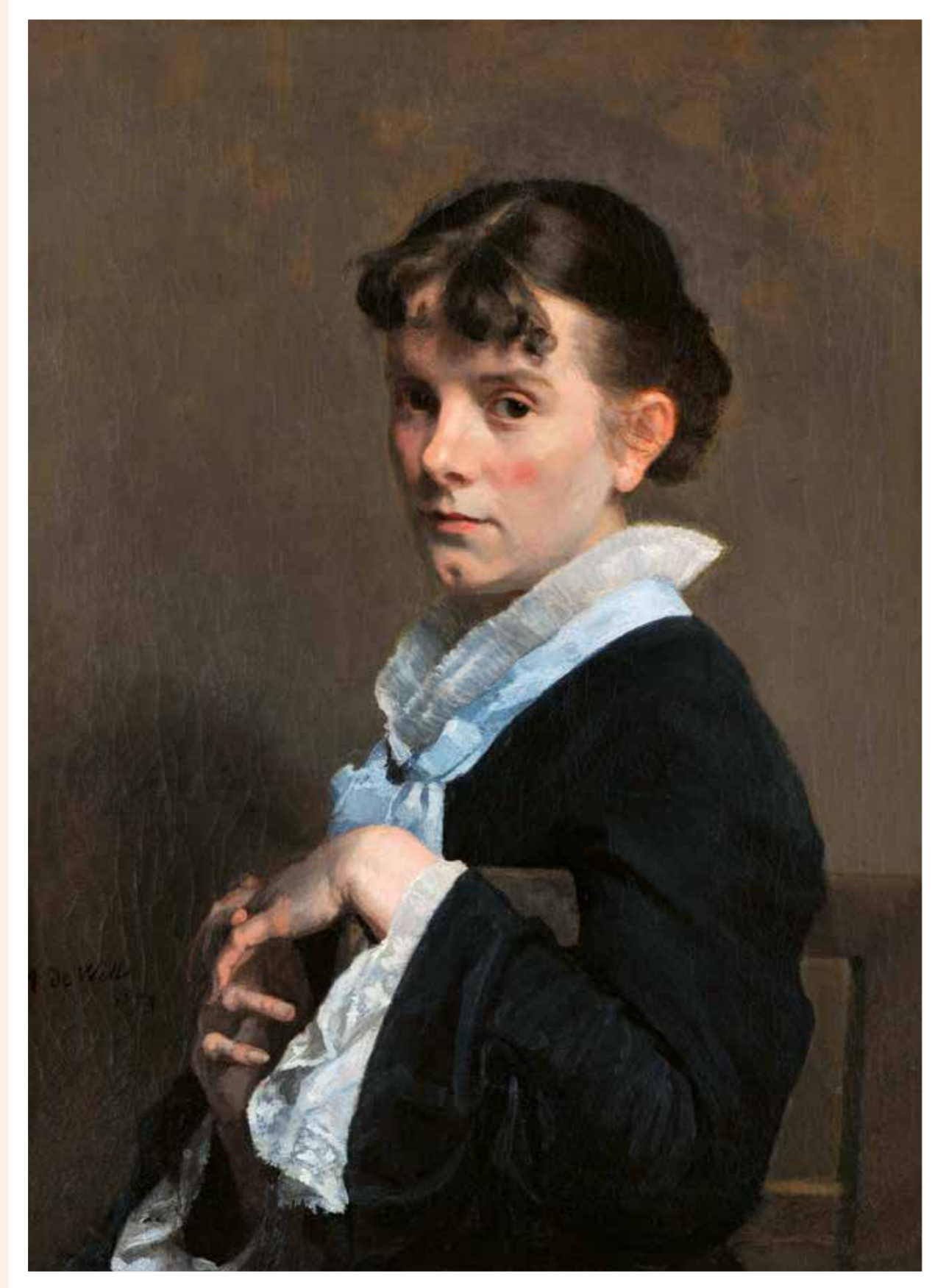
La Cité Miroir et le cinéma Sauvenière.

Musée d'Armes; les anciens Bains de la Sauvenière ont été transformés en Cité Miroir (2014), lieu d'expositions citoyennes.

D'autres lieux culturels liégeois ont trouvé une nouvelle jeunesse: l'Opéra royal de Wallonie a été rénové entre 2009 et 2012; le Théâtre de la Place a déménagé en 2013 place du Vingt Août, dans les locaux de la vénérable Émulation, sous le nom de Théâtre de Liège. La Cité ardente a renforcé sa présence sur la scène musicale contemporaine avec le festival annuel des Ardentes, lancé en 2006, et l'inauguration en 2015, à la Sauvenière, du Reflektor qui, pour les concerts pop-rock, électro et de musiques urbaines, prend le relais de la Soundstation, fermée en 2008. Sur les hauteurs du Sart Tilman, le Country Hall (7.000 places) permet, depuis sa rénovation en 2005, d'accueillir de grands concerts à côté de ceux du Forum, la salle historique du centre-ville, classée et rouverte après rénovation en 1989. Mais le Country Hall est aussi une salle dédiée aux manifestations sportives, plus spécialement celles du club Liège

Basket. Sur ce terrain, Liège s'est dotée d'une nouvelle patinoire, inaugurée en 2012 près de la Médiacité, dans le quartier du Longdoz. Elle remplace celle de Coronmeuse, construite peu avant la Seconde Guerre mondiale. En ce qui concerne les arts de l'image, Liège a pu préserver une offre de cinémas au centre-ville, ce qui pouvait sembler compromis après l'installation à Rocourt d'un vaste complexe du groupe Kinopolis (1997). Ce groupe a conservé en ville les salles du Palace mais fermé celles du Concorde et de l'Opéra. De leur côté, les Grignoux ont étendu leur présence au centre avec la reprise, en 1993, de l'ancien cinéma Churchill, mais surtout avec l'ouverture, en 2008, du nouveau complexe Sauvenière. Dans le quartier du Longdoz, Liège a créé en 2006 son Pôle Image (PIL), en partenariat public-privé, réunissant une trentaine d'entreprises prestataires de services audiovisuels. En 2011, la RTBF a installé sur le même site ses nouveaux studios Média Rives. Bien des défis restent donc à relever mais la ville et la région peuvent légitimement regarder l'avenir avec optimisme.





<
Adrien De Witte,
Femme au corsage noir, 1873,
huile sur toile, 65 x 47,5 cm.
Liège, Musée des Beaux-Arts
de la Boverie.



François Maréchal, *La Meuse*. N° 223, s.d., eau-forte, 15 x 22 cm.
Collections artistiques de l'Université de Liège.



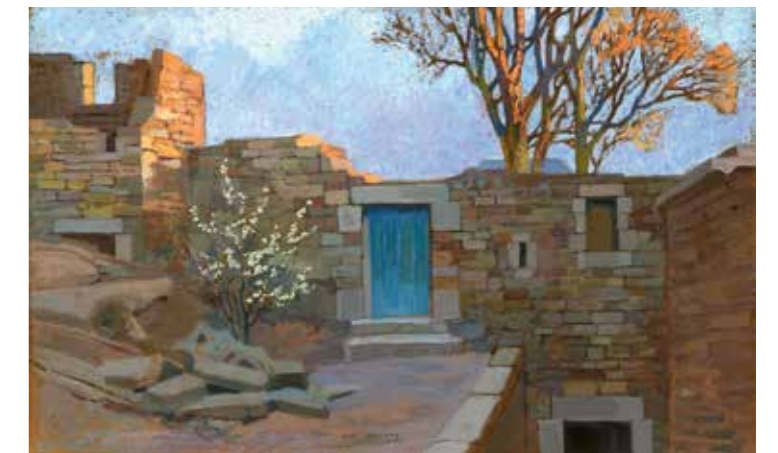
Émile Berchmans, *Orange Bitter*, vers 1900,
affiche, lithographie en couleur, 100 x 70,5 cm.
Bruxelles, Musée d'Ixelles.

Modernité et symbolisme

Sans se relâcher, les liens unissant productions française et belge tendent à s'équilibrer dans les années 1890. La réciprocité des échanges touche en outre aux contacts avec l'Angleterre, l'Allemagne et l'Autriche. Centré sur le Bruxelles de Victor Horta et d'Octave Maus, animateur des cercles artistiques Les xx et La Libre Esthétique, notre pays rivalise avec Paris en tant que plaque tournante des avant-gardes internationales. Cette période faste, qui touche l'ensemble des disciplines artistiques, est indissociable du dynamisme colonial et économique qui propulse notre pays à la tête des nations industrielles.

Modernité, au sens où l'entendent Baudelaire et Théophile Gautier, voire symbolisme, se côtoient ou se succèdent dans les peintures, les dessins ou les gravures d'Adrien de Witte, sans oublier les aquafortistes et lithographes que le dernier cité, remarquable pédagogue à l'Académie des Beaux-Arts, va révéler à eux-mêmes: François Maréchal, Auguste Donnay, Armand

Rassenfosse et Émile Berchmans. Une amitié longue et précoce lie Rassenfosse à Félicien Rops. Le cadet partage avec son cicérone une prédilection pour le sexe dit «faible», qu'il traite, toutefois, avec plus d'égards. Tous deux se rendront complices de l'invention d'un procédé de gravure à l'eau-forte, qu'ils baptiseront



Auguste Donnay, *La Porte bleue*, 1873, huile sur carton, 44,5 x 69 cm.
Liège, Musée des Beaux-Arts de la Boverie.



Marcel Caron, *Autoportrait*, 1925, huile sur toile, 42,5 x 34,5 cm. Localisation inconnue.



Auguste Mambour, *Jeune fille accroupie*, sans date, huile sur papier, 35 x 25 cm. Collections artistiques de l'Université de Liège.

Marcel-Louis Bagniet, *Construction en brun et jaune*, 1931, aquarelle, crayon et encre de Chine sur papier, 54 x 36 cm. Liège, Musée des Beaux-Arts de la Boverie.



Jo Delahaut, *Esplanade*, 1987, céramique sur béton, 250 x 620 cm. Liège, Musée en Plein Air du Sart Tilman.

Léon Wuidar, *Labyrinthe*, 1987, marbre et granit, 80 x 80 x 80 cm (cube), diam. 700 cm (terrasse). Liège, Musée en Plein Air du Sart Tilman.



Fernand Flausch, *La Mort de l'automobile*, 1980, techniques mixtes, h. 550 cm. Liège, Musée en Plein Air du Sart Tilman.



Du modernisme à la mouvance conceptuelle : adhésions et spécificités

Le démantèlement de son équipement industriel par l'occupant allemand et des choix discutables en matière de stratégie économique forcent la Belgique de l'entre-deux-guerres à rentrer dans le rang. Sa production artistique s'amarrera désormais à l'actualité extérieure, sans exclure des contributions de premier plan, voire des initiatives originales.

L'expressionnisme belge voit le jour immédiatement après la Grande Guerre. Cet avènement tardif détermine une de ses particularités: l'assimilation des apports du cubisme. La critique du Nord du pays parviendra à accréditer l'idée d'un mouvement spécifique à la Flandre, au point que la presse wallonne, tombant dans

le panneau, en viendra à blâmer les Liégeois Marcel Caron et Auguste Mambour pour leurs accointances avec les peintres du Nord. Le premier, du reste, n'est pas sans affinité avec Gustave De Smet, tandis que le second s'éloigne des motifs rustiques et de la perpendicularité post-cubiste pour privilégier la courbe et conférer à ses personnages des traits négroïdes ramenés d'un long séjour au Congo belge.

La conversion au modernisme est encouragée par l'actualisation des collections du Musée des Beaux-Arts, à la faveur, entre autres, des achats effectués à la vente de Lucerne, puis à Paris en 1939, et après 1945, par les expositions de portée internationale programmées par l'APIAW (Association pour le Progrès intellectuel et artistique en Wallonie), sous l'impulsion de Fernand Graindorge.

Parallèlement, le paysage muséal se diversifie et se redéploie, avec la création du Musée de l'Art wallon (1952), du Cabinet des Estampes et des Dessins (1952), du Musée du Verre (1959), des Collections artistiques de l'Université (1968), du Musée d'Art religieux et d'Art mosan (1976), du Musée en Plein Air du Sart Tilman (1977) et du Musée d'Art moderne (1979) rebaptisé Musée d'Art moderne et d'Art contemporain (1993).

Il n'est désormais pas une voie de la création plastique internationale qui ne soit empruntée par des artistes liégeois. Il serait vain de tenter de recenser tous les peintres et les sculpteurs dignes d'intérêt. Épinglons quelques pionniers ou figures de proue: Marcel-Louis Bagniet, Jo Delahaut, Jean Rets et leur héritier Léon Wuidar pour l'abstraction géométrique, Fernand

Relevons aussi quelques réalisations nouvelles durant les années septante et quatre-vingt⁸ dont certaines sont, sans conteste, des réussites architecturales : rénovation en Hors-Château, nouveau CHU du Sart Tilman dû à Charles Vandenhove qui a aussi conçu la restauration du Balloir, pont haubané de Wandre créé par René Greisch... Malheureusement, le bilan urbanistique liégeois à la fin du xx^e siècle n'est pas réellement positif car trop de constructions ont été érigées sans souci de l'environnement et trop de travaux ont abouti à mutiler la morphologie existante. L'exurbanisation de fonctions typiquement urbaines (hôpitaux, université, etc.) a également été trop favorisée, vidant de la sorte certains quartiers de leurs activités (Bavière, Vingt-Août...).

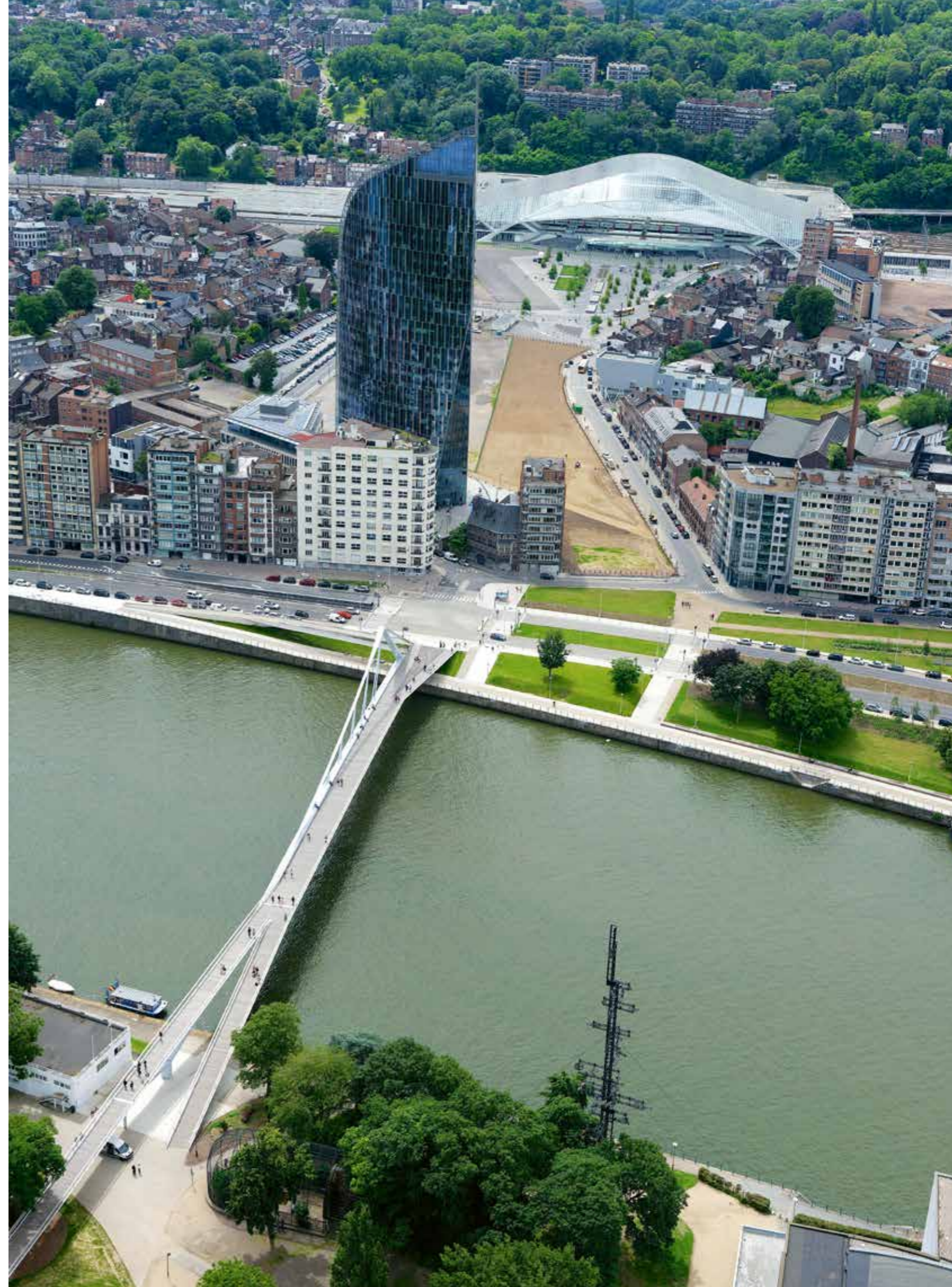
Le renouveau de la ville depuis 1995

Pour de nombreux observateurs, le renouveau récent de Liège semble lié à la reconstruction de la place Saint-Lambert, partiellement démolie depuis 1974. Cette reconstruction date de la fin des années nonante pour la réalisation des travaux de voirie (aménagement du parvis piétonnier central, voies montante et descendante, gare des autobus, trottoir piétonnier face aux grands magasins...) et l'ouverture de l'îlot Saint-Michel, nouveau quartier sur un côté de la place. Aménagé sous la place pour mettre en valeur les vestiges du passé, l'Archéoforum a été inauguré en 2003 et les nouvelles galeries Saint-Lambert – qui ont pris place dans l'îlot rénové des grands magasins – ont ouvert leurs portes en 2004. Quant aux annexes du palais de Justice, elles n'ont été terminées qu'en 2011. Le réaménagement a duré plus de trente ans et n'a abouti que grâce à la persévérance de l'architecte Claude Strebelle chargé en 1984 par la Région wallonne de la réalisation d'un « schéma directeur », finalement adopté en 1992. Contrairement au plan initial qui réduisait la place à un carrefour, le projet favorise les déplacements piétonniers et les transports en commun, tente de rétablir le tissu urbain en recréant les îlots détruits et en les reliant aux quartiers existants, tout en cherchant à rendre vie et dynamisme au centre-ville. De plus, la géométrie de la place rappelle la cathédrale qui s'y élevait encore

>
Vue depuis la Boverie sur le quartier des Guillemins en réaménagement avec la nouvelle tour des Finances et la nouvelle gare des Guillemins. Dans l'axe de la nouvelle passerelle « La Belle Liégeoise », la maison Rigo dont la destruction programmée a fait polémique.

à la fin du xviii^e siècle : colonnes de tubes métalliques pour rappeler les piliers, pavements de couleur pour la disposition en plan, scène surélevée pour le chœur occidental... Ne faisant nullement fi du passé, la nouvelle place l'intègre dans un aménagement contemporain.

Un autre projet symbolique du renouveau liégeois est la création d'un nouvel axe urbain Guillemins-Médiacité. À son origine, on trouve la construction de la nouvelle gare liée au réaménagement des voies pour accueillir le TGV. Conçu par l'architecte Santiago Calatrava, le bâtiment, inauguré en 2009, est une œuvre architecturale majeure qui ne manque pas d'impressionner par ses dimensions, ses matériaux et sa marque dans le paysage urbain. Le quartier proche a été démoli pour permettre l'aménagement d'une esplanade en direction de la Meuse, le long de laquelle prendront place de nouveaux îlots voués aux bureaux et logements avec la volonté de créer un véritable pôle d'affaires à l'échelle de l'agglomération. Deux nouveaux immeubles traduisent dès à présent cette volonté : la tour de vingt-sept niveaux inaugurée en 2014 et destinée au SPF Finances à l'extrémité de l'esplanade et un autre immeuble intégrant un centre du design, un espace entreprises et treize appartements construit par la SPI et inauguré l'année suivante. L'intérieur de l'îlot voisin Paradis/Serbie/Vingt-Deux/Blonden sera aussi remanié pour y accueillir du logement. Une passerelle dédiée aux piétons et aux cyclistes permet un nouveau lien entre les deux rives de la Meuse. Inaugurée en 2016, elle met parfaitement en valeur le réaménagement des quais en boulevards urbains et facilite l'accès au musée de La Boverie complètement rénové et rouvert en 2016. L'axe se poursuit au-delà de la Dérivation vers Média Rives, le nouveau site de production de la RTBF, inauguré en 2011, et Médiacité, un nouveau centre commercial, dessiné par le designer-architecte Ron Arad, inauguré





La requalification urbaine du centre de Seraing

Projet présentant les nouvelles voiries, 15.000 m² d'espaces piétonnisés, la nouvelle cité administrative et d'anciennes halles industrielles rénovées. Au premier plan, le Château Cockerill avec son grand parc, occupé par CMI, qui y a accolé ses nouveaux bureaux.

manière décentralisée, en faisant appel à des fonds publics (Région wallonne et FEDER, notamment), en assurant la promotion des zones et projets prioritaires auprès d'investisseurs, promoteurs et développeurs et en constituant des partenariats public-privé pour les opérations immobilières.

Près de dix ans plus tard, le tronçon central du boulevard urbain est terminé et a déjà accueilli de nouvelles activités économiques. Il sera prolongé vers l'ouest et l'est depuis la zone Transenster à Ougrée, jusqu'au site du Val-Saint-Lambert, en passant par le parc LD (un parc d'activités économiques de 17 ha), les ateliers centraux (un site de 4 ha où est étudié un projet à

portée supralocale sans doute dans l'événementiel) et, à plus long terme, le site du Haut Fourneau 6. La dernière phase finalisera l'ensemble jusqu'au Val-Saint-Lambert – où s'est installé depuis 2010, dans le château rénové des Cristalleries, le Cercle de Wallonie, un lieu de rencontre des mondes académique, économique, culturel et politique – où devrait prendre place le projet Cristal Park – un projet multifonctionnel privé sur 116 ha dédié au tourisme, à la culture, aux commerces, aux loisirs, au business, à l'habitat et incluant la nouvelle Cristallerie.

De son côté, la rue Cockerill a été reliée par une nouvelle voirie au quai Greiner et une place publique



Projet de la nouvelle gare d'Herstal, Grand Prix d'Architecture de Wallonie 2015, dans la catégorie Bâtiments non-résidentiels, pour la qualité du projet et de ses abords immédiats.

centre dédié à l'alimentation, mettant en valeur les produits frais et locaux (Gastronomia).

Herstal est intervenue plus tardivement, l'adoption de son schéma-directeur datant de 2007 et la création de sa régie communale autonome (Urbeo) de 2008. Il s'agissait d'intervenir sur trois secteurs : Jaurès (hypercentre), les boulevards et Hayeneux, ainsi que le pôle Marexhe/gare.



Ouvert depuis 2015, le nouveau centre administratif de la Ville de Herstal comprend deux ailes, une dédiée aux services administratifs et l'autre au CPAS, reliées par une passerelle qui facilite le rapprochement entre les différents services.

de 15.000 m² – la place Kuborn – entièrement piétonnisée et jouxtant le prestigieux Château des princes-évêques a été aménagée. C'est là que se sont implantés la nouvelle cité administrative en forme de double silo au parement extérieur en inox, terminée en 2012, et les nouveaux bureaux (« l'Orangerie ») de CMI (Cockerill Maintenance & Ingénierie) (8.250 m² sur cinq niveaux autour d'un patio et d'un parvis en liaison avec le « Château ») achevés en 2014. Parallèlement, un premier complexe d'appartements, de commerces et de bureaux de 6.000 m² – Neocittà – y a été construit avec en intérieur d'îlot un parc urbain semi-public de 6.000 m². Il est prévu de requalifier des anciennes halles industrielles en vue d'y créer un

L'opération majeure a été la réorganisation des places Jean Jaurès et Camille Lemonnier, soit 16.000 m², jadis un parking à ciel ouvert transformé depuis 2014 en une vaste esplanade devant le nouveau centre administratif, inauguré pour sa part en septembre 2015. Organisée en deux espaces nettement séparés et reliés par une large passerelle, cette construction ouvre une perspective vers la Meuse et les coteaux depuis la place Jean Jaurès. Le bâtiment occupe l'espace laissé vide par la démolition de la Maison du peuple, d'une salle de sports et du cinéma/théâtre de La Ruche ainsi que de hangars, garages et immeubles commerciaux (17.200 m²) sur lequel prendra place un ensemble de logements de qualité, en partenariat avec un partenaire privé. Une nouvelle salle de sport, le Hall Michel Daerden, a été parallèlement inauguré en 2015. Cet équipement complète les autres infrastructures sportives communales : la piscine réhabilitée en 2006 et le hall omnisports La Préalle inauguré en 2007.

Une deuxième opération importante concerne l'ancien quartier du carrefour Marexhe et de la gare SNCB. Ce projet comprend la construction d'une nouvelle gare, la création d'espaces publics, d'un parc arboré et de liens piétons, la réfection de plusieurs rues et une promotion immobilière privée pour des logements. Achevée en 2015, la nouvelle gare, construite par la